

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

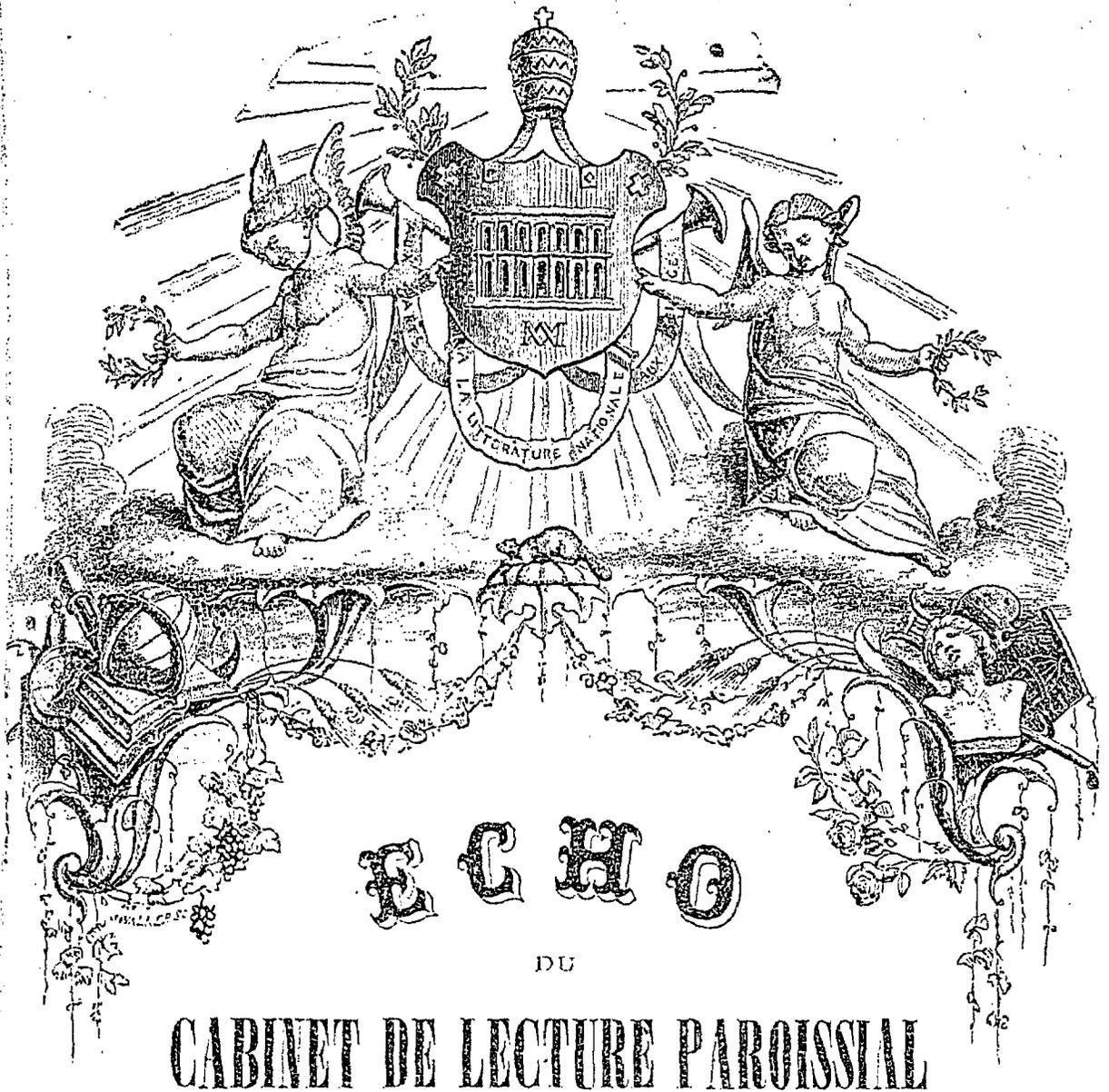
- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V.

Montréal (Bas-Canada), 3 Juillet 1863.

No. 13.

SOMMAIRE.—Chronique de la quinzaine.—Le Collège de Terrebonne à St. Paul l'Ermité.—Fête de la Société de Tempérance.—Dernière séance de l'Union Catholique avant les vacances.—Le Diable au bal, par A. S.—Feuilleton : Scènes de la vie Millitaire au Mexique, par Gabriel Ferry, (suite).—Un peu de tout.—Musique : Les Echos de la soirée du 24 juin 1863, par ***.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 1er juillet 1863.

Nous ne répèterons pas les descriptions que tous les journaux ont données de la fête nationale du 24 juin : il y a eu, comme à l'ordinaire, du beau temps, un grand concours de peuple, des rues bien décorées, beaucoup de boutiques et de maisons de commerce fermées,

tous les chantiers ont chômé, la procession a été très-belle, très-admirée, et très-digne de l'Étre, la messe a été solennelle, le sermon très-bien écouté et la musique ne laissait pas plus à désirer que de coutume. Comme de coutume il y a eu un petit Jean-Baptiste, nu comme l'était le prophète du désert, et conduisant un agneau blanc et docile ; comme de coutume un grand nombre de personnes se sont donné beaucoup de mal pour organiser la fête et méritent les remerciements de tous. Comme de coutume encore, il y a eu des discours à la fin de la procession, sur le carré Viger, et des discours très-bien faits, très-bien écoutés et très-sort applaudis. Ceux du Président de l'Association St.

Jean-Baptiste et de M. C. S. Cherrier sont surtout de ce nombre.

M. O. Berthelet a fait une grande impression sur la foule par le discours suivant dont nous recommandons la lecture et la méditation à tous nos lecteurs :

Messieurs,

Comme il est d'usage que le président de l'Association St. Jean-Baptiste adresse la parole à ceux qui chaque année prennent part à notre fête nationale, je dirai quelques mots pour me conformer à cet usage.

Depuis longtemps mon genre de vie et mes occupations m'ont tenu éloigné de toutes les démonstrations publiques, je n'ai jamais eu de prétentions à l'éloquence, et je crains, ma foi ! d'avoir laissé passer le bon temps de m'y former ; néanmoins, je sens qu'il est de mon devoir de m'exécuter de bonne grâce.

La fête que nous célébrons n'est pas seulement la fête patronale de l'Association St. Jean-Baptiste, car elle a été adoptée d'un bout à l'autre du pays comme la fête de tous les Canadiens. Ici, à Montréal, c'est l'Association St. Jean-Baptiste qui prend en mains l'organisation de cette fête et qui, chaque année, à pareil jour, réunit autour d'elle toutes les Sociétés-Sœurs, pour honorer le saint Patron du pays, et glorifier la nationalité française que nous avons mise sous sa protection.

Il y va de notre honneur de travailler à maintenir cette Société puisque c'est elle qui nous met à même de célébrer avec tant de pompe notre fête nationale.

Notre ville, par l'importance de sa position, doit donner l'exemple au reste du pays, et je saisis cette occasion pour dire à tous ceux qui ont à cœur de voir se répéter chaque année avec un éclat toujours croissant la touchante démonstration dont nous sommes témoins aujourd'hui, de venir s'inscrire en foule au nombre des membres de l'Association St. Jean-Baptiste.

Les sociétés littéraires, religieuses et de bienveillance de notre ville ont fait dignement leur devoir en nous prêtant comme d'habitude leur concours empressé pour cette fête.

Je les félicite au nom de l'Association St. Jean-Baptiste et je les exhorte à persévérer dans cette louable habitude ; car c'est le seul moyen de donner à la fête St. Jean-Baptiste le caractère imposant d'une démonstration nationale.

Considérée ainsi comme démonstration nationale, la fête St. Jean-Baptiste a une signification qui doit frapper tout le monde, elle nous rappelle que nous avons droit au libre exercice de notre Religion et au maintien de nos lois qui nous sont garanties par les traités ; que nous avons droit à l'usage public de notre langue qui nous est garantie par la loi, et encore mieux, je le pense, par l'esprit de justice qui anime les races étrangères qui nous entourent.

Voilà, en peu de mots, quels sont nos droits particuliers comme Canadiens-Français et Catholiques.

Maintenant, le devoir de tout bon Canadien est de travailler dans la mesure de ses forces au maintien de ces droits sacrés, et de les défendre toutes les fois qu'ils sont attaqués.

Pour être ce que j'appelle bon Canadien, il faut d'abord être bon chrétien, car je suis de ceux qui pensent

que la Religion est la base la plus solide de notre nationalité ; c'est la raison pour laquelle nous avons mis notre fête nationale sous la protection de la Religion.

Pour être bon Canadien, il faut encore tenir à notre belle langue française, il faut l'apprendre la première à ses enfants, il faut aimer, il faut conserver les bonnes et touchantes coutumes qui nous viennent de nos pères, la franche hospitalité et la belle politesse du bon vieux temps. En un mot, notre devoir, Messieurs, est de ressembler le plus possible aux citoyens et aux chrétiens-modèles qui ont défriché et colonisé le pays que nous habitons.

Restons Canadiens et soyons unis : tel est le souhait que je forme en terminant."

M. Cherrier dans son discours, où il a su habilement mêler le tour heureux de la phrase à l'élévation de la pensée et à la chaleur du sentiment, a rappelé aux canadiens les hommes qui servent vraiment la cause nationale, beaucoup plus qu'un grand nombre d'autres qui font plus de bruit, et a retracé les services rendus à la conservation de nos mœurs, de notre langue et de nos institutions par M. de Gaspé, dans *Les Anciens Canadiens*, et par M. E. Rameau, l'auteur distingué et populaire de *Acadiens et Canadiens*. Nous espérons le publier le 15 courant.

Voici, maintenant, comment l'Ordre rend compte d'une séance extrêmement intéressante à laquelle nous avons eu le plaisir d'assister dans l'après-midi de ce même jour :

Les élèves du Collège Ste. Marie avaient agrandi le programme de la fête d'hier en donnant, à 4 heures, une séance littéraire et musicale patriotique à laquelle ils avaient convié plus de 300 personnes : un auditoire d'élite, tel qu'il s'en trouve toujours au Collège Ste. Marie, avait répondu à leur bienveillante invitation. La grande Salle, qui prend en étendue la moitié de l'im-mense édifice, était décorée de draperies et tentures. Dès l'entrée, une série de médaillons déroulait à l'œil, comme un poème, le sujet tout entier : *A nos grands hommes*. Un vaisseau fendait les flots, ouvrait la marche avec Christophe Colomb, et sa fortune ; puis, le Fondateur de Montréal, puis le Vainqueur de la Monongahéla. Un bouquet d'érable, gracieusement dessiné, tranchait entre l'ancien et le nouveau régime. Venaient ensuite, d'abord comme type du guerrier moderne, et correspondant à de Beaujeu, Salaberry, le héros de Châteauguay ; puis P. Bédard, l'un des fondateurs du *Canadien*, type du parlementaire ; enfin, une locomotive, emblème de nos progrès sociaux, emportait à pleine vapeur le peuple Canadien et ses destinés.

Il suffira maintenant de dire que ces six sujets éminemment patriotiques étaient l'objet d'autant de discours, ou plutôt d'adresses, en style rapide et brûlant, éloquence en plein, en un mot comme il convient en un jour de Saint Jean-Baptiste. Ces sujets ont été traités respectivement par MM. B. Viger, H. Paré, Em. Robidoux, Z. Labrec, N. Beaudry, A. Larocque et H. Marchand. Sous le titre de *Feuille d'érable*, M. Labrec

nous a donné une charmante explication de l'intention de nos pères en choisissant pour nous cet emblème national. M. Robidoux, Président de la jeune Académie, avait de plus pour sa part à nous exposer dans une adresse préliminaire, comment le sujet tout entier était sorti, comme une fleur de sa tige, ou plutôt comme un fruit de sa fleur, de l'étude de l'histoire du Canada, et en particulier du beau livre de M. Ferland qui est en ce moment la lecture de table au Collège. Un chœur ou un solo bien exécuté, précédait et suivait chaque discours, de manière à former de l'ensemble un véritable concert d'éloquence et de musique.

Aux impressions que l'on vient de lire, nous ajouterons les nôtres. Tous les connaisseurs ont été frappés de l'aisance du débit, de l'extérieur et du maintien des jeunes orateurs; leurs gestes, à la plupart du moins, étaient sobres, faciles, naturels, gracieux même, et l'intonation de voix excellente. Ce n'est pas en vain que la déclamation, le geste et le maintien font partie de l'enseignement des hautes classes du collège des Jésuites.

Quoique nous n'aimions guère à louer les jeunes gens, parce qu'on les a trop loués, nous dirons cependant que nous avons très-bien goûté, outre celles des jeunes élèves nommés plus haut, la déclamation et la composition des discours de M. Napoléon Beaudry, fils du maire de Montréal, et de M. Alfred LaRocque, aussi de Montréal. Puissent ces jeunes élèves comprendre que le travail est aussi et même souvent plus indispensable au talent que celui-ci l'est au travail.

Le monde appartient à ceux qui veulent et qui travaillent.

Le soir de la St. Jean-Baptiste il y a eu concert-Promenade à la salle de l'Hôtel de Ville. La foule était très-nombreuse et la soirée s'est passée d'une façon on ne peut plus nationale et agréable.

Voici le mois de juillet, mois chéri des écoliers, mois des promenades, des excursions et aussi mois de chaleur. On se promet des merveilles cette année, des examens de collèges et de couvent.

La littérature, les plaidoyers, les affaires, tout prend vacance en juillet et août, et certes ce n'est pas nous qui prêcherons le contraire.

Comme cette époque est aussi très-décisive pour un grand nombre de jeunes philosophes qui songent à se choisir une vocation, nous finirons en reproduisant ce qui suit à l'intention

de ceux d'entr'eux qui voudraient faire de la littérature et du journalisme leur gagne pain.

Les statistiques sont quelquefois amusantes, d'autres fois instructives, presque toujours curieuses. En voici une publiée dans un journal scientifique de Paris, qui ne le cède en rien à ses devancières. D'après ce travail il paraît clairement établi que la profession suivie a une grande influence sur la longévité de l'individu. Ainsi, sur 100 personnes qui pratiquent les professions suivantes, le chiffre de ceux qui atteignent la soixante-dixième année est : parmi les ecclésiastiques, 42 ; agriculteurs, 40 ; commerçants et industriels, 33 ; soldats, 32 ; commis, 32 ; homme de loi, 29 ; artistes et écrivains, 28 ; profs, 27 ; et médecins, 24. Il résulte de ces chiffres que ceux qui étudient l'art de guérir et de prolonger la vie des autres sont prédestinés à mourir avant eux, et que la profession de soldat est moins périlleuse de 4 0/0 que celle d'artiste ou d'écrivain.—Ceux qui établirent jadis un parallèle entre la plume et l'épée avaient donc tort de donner la place préminente à cette dernière; vite, réclamons, de par la toute-vérité de la statistique, la première place pour la plume. Et puisque nous sommes sur ce chapitre, voici encore quelques chiffres que nous offrons à nos lecteurs, en guise d'entremets de chronique. Il s'agit ici, non plus de la longévité des hommes, mais de celle des livres.

On calcule que pendant le dix-huitième siècle 50,000 ouvrages furent publiés, de ce chiffre une cinquantaine à peine ont été réimprimés de nos jours. Durant le siècle suivant, 80,000 œuvres diverses virent le jour, et la postérité n'accorde guère de valeur à plus d'une centaine d'entre elles. Enfin, depuis 3,000 ans que l'écriture est connue, c'est à peine si 500 écrivains sont parvenus à transmettre leurs noms aux siècles futurs et ont survécu aux outrages du temps et à l'oubli des hommes. De nos jours, sur un millier de livres publiés, 600 ne paient même pas le coût de la publication, 200 ne rapportent aucun profit, 100 donnent un résultat minime, et les 100 autres procurent un gain respectable. Pour terminer, ajoutons que de ces 1,000 volumes, une cinquantaine à peine survivent à la septième année d'existence. Quel encouragement pour les aspirants aux succès littéraires!

Le Collège Masson, de Terrebonne, est allé passer la journée de mercredi 17 Juin, chez M. l'abbé Huot, curé de St. Paul l'Ermitte. Jamais les élèves, ni les paroissiens qui les ont si bien reçus n'oublieront cette jolie fête.

M. le Curé avait construit pour recevoir ses invités entre l'Eglise et le presbytère, une salle de verdure sur un dessin très-vaste, plein de goût. Deux tables de 100 pieds chacune se partageaient la nef de ce poétique abri; une troisième faisant angle droit avec celles-ci était destinée aux autorités du Collège. A l'entrée du charmant village de St. Paul l'Hermitte, les citoyens avaient élevé sous la direction de M.

le Curé un arc de triomphe de verdure au fronton duquel ceux qui arrivaient lisaient en grandes lettres—BIENVENUE—et ceux qui partaient—VIVAT. La route avait été soigneusement balayée et bordée d'arbres; on avait tendu d'une maison à l'autre des étoffes de couleurs gaies: enfin, avant de déboucher sur la grande place de l'Eglise, se dressait un autre arc de triomphe, plus simple, moins élevé que le premier, mais non moins pittoresque. Le *Mai* de la place publique portait un pavillon aux trois couleurs, de même que le clocher. Tous les gens, dès le matin, avaient mis leurs habits de fête et attendaient en se promenant l'arrivée des écoliers. Vers huit heures et demie, le sifflet de l'*Etoile* se fit entendre; et quelques minutes après, tout le collège, se composant de 200 élèves, se mit à débarquer, musique en tête, avec sa compagnie de volontaires et ses nombreux professeurs. Ils furent accueillis par des salves de mousqueterie et au son du canon.

Comme ce n'était pas à proprement parler une fête, mais bien un jour de congé que cette institution venait passer à St. Paul l'Ermitte, en vertu d'une gracieuse invitation faite l'an dernier par Messire Huot à son le regretté Messire Théberge, la journée fut partagée en une grande messe solennelle chantée en musique par les élèves, en un charmant dîner donné par M. le Curé, en une promenade dans le bois sur l'autre côté de la rivière, et en un magnifique salut et bénédiction du T. S. Sacrement, avec exercices militaires, promenades dans le village, visite au capitaine de milice, M. Deschamps, musique et causerie pour entr'actes.

La messe fut très-belle; composée par M. Desjardins, de Terrebonne, et chantée sous sa direction avec de fort bonnes voix, elle a plu extrêmement. Nous félicitons M. Desjardins de son ouvrage et de son très heureux talent. L'Eglise était pleine comme aux dimanches. A l'élévation, la compagnie des volontaires-élèves tirèrent une salve avec un ensemble parfait.

Dire que les élèves ont fait honneur aux viandes et aux desserts de M. Huot, ce serait répéter ce que chacun peut s'imaginer, quand on sait que les élèves de collège ont toujours de l'appétit et que ce que donne et sert M. le Curé est toujours exquis.

M. le capitaine Malhiot de l'*Etoile*, que la

Compagnie du Richelien avait, avec sa politesse ordinaire, mis au service gratuit du Collège, était avec le rédacteur de l'*Echo*, M. Royal, les seuls invités ne faisant pas partie du Collège Masson.

Après le dîner, un chœur d'élèves vint exprimer dans une chanson, bien écrite et rendue avec expression, à M. le curé Huot leurs sentiments de gratitude et de joie.

Au retour de la promenade dans le bois, eut lieu la bénédiction du T. S. Sacrement. L'Eglise parée avec un grand goût et resplendissante de belles tentures et de lumières pouvait à peine contenir la foule des fidèles. Le spectacle était délicieux à voir. Il était 4 heures de l'après-midi; le soleil versait à travers les vitreaux sa lumière d'or sur la tête du peuple pieux; l'encens s'écoulait en longs flots vers la nef, après avoir monté vers le Tabernacle avec les prières; la musique religieuse, qui est si belle quand elle est religieusement chantée, soupirait en notes graves et harmonieuses des hymnes de Foi, d'amour et d'espérance au Dieu de nos autels; au dehors, les oiseaux, petits curieux, venaient raser les fenêtres ouvertes de l'Eglise en poussant de petits cris de joie; ils semblaient vouloir mêler leur cantique à celui de l'orgue; puis, toute cette multitude agenouillée, recueillie, courbant son front sous le regard du Tout-Puissant: voilà, certainement, ce que n'oublieront jamais les élèves et les assistants, et c'est ce qu'a su bien exprimer M. le Directeur de l'Institution, Messire Renaud, après le salut, dans les quelques mots qu'il a dits à la paroisse.

Avant le départ, un élève présenta à M. le Curé une adresse de remerciements, à laquelle Messire Huot répondit avec beaucoup d'à-propos en renouvelant pour une autre année sa gracieuse invitation. A cinq heures, après que la compagnie volontaire du Collège eut exécuté très-bien plusieurs évolutions, à la grande admiration des vieux miliciens de la paroisse, et eut tiré quelques décharges, il fallut dire adieu au village et le bateau s'éloigna au son de la musique, des hurrahs! et des salves de mousqueterie.

Tel est, en peu de mots, l'histoire de cette journée si bien ordonnée, si bien remplie, et qui a fait le bonheur de l'excellent curé de St. Paul l'Hermitte, de ses paroissiens qui sont sensibles

à tout ce qu'il fait pour leur donner des solennités religieuses, et surtout des professeurs et élèves du Collège de Terrebonne.

Dimanche dernier, dit l'*Ordre*, les différentes Sociétés de Tempérance à Montréal célébraient leur fête patronale. Une procession formée de tous les membres, des officiers de l'Association St. Jean Baptiste, des présidents de diverses autres Sociétés, d'une Compagnie des Chasseurs Canadiens et des enfants des Frères, se rendit du Palais-de-Justice à l'Église Notre-Dame pour y entendre la messe qui fut chantée par M. l'Abbé Desmazures. Le sermon de circonstance fut donné par M. l'Abbé Barbarin qui fit réellement un beau discours d'occasion.

Après la messe, la procession se remit en marche dans le même ordre et se rendit au Palais-de-Justice où plusieurs discours furent prononcés par le Président de la Société M. Jos. Robillard, le Maire, M. Berthelet, l'Hon. M. Cartier, Mr. C. J. Coursolles, Colonel des Chasseurs Canadiens, M. Regnaud et quelques autres.

Voici le discours prononcé dans cette circonstance par M. Berthelet, président de l'association St. Jean Baptiste :

Monsieur le Président,

Messieurs,

Je me suis rendu avec plaisir à l'invitation que vous m'avez faite en ma qualité de Président de l'Association St. Jean Baptiste, d'assister à la fête que vous célébrez aujourd'hui, et comme je devais m'attendre d'être appelé à vous adresser la parole au nom de l'association St. Jean Baptiste je n'ai pas voulu être pris au dépourvu, c'est pourquoi j'ai pris note des quelques réflexions dont je désirais vous faire part.

Le but de votre société, Messieurs, est infiniment louable, il fait honneur à chacun de vous en particulier et il sert efficacement les intérêts de notre religion et de notre nationalité.

Il y a quelques années la tempérance avait pris des développemens considérables et répandu sa bienfaisante influence dans toutes les parties du pays; mais je constate avec peine que, malgré les efforts de notre digne clergé, malgré les vôtres, le fléau de l'ivrognerie commence à renaître dans quelques campagnes et se montre plus redoutable que jamais dans notre ville.

C'est à vous, Messieurs, c'est à nous tous ici présents, de travailler à détruire ce ver rongeur de notre énergie, de notre prospérité, et de notre respectabilité. Il ne suffit pas seulement d'appartenir à une société de Tempérance, il faut de plus, tenir fidèlement aux engagements que l'on contracte en y entrant; il ne suffit pas de prêcher la Tempérance de bouche, il faut encore, et surtout, prêcher d'exemple et il n'y a que l'exemple qui ait la vertu d'opérer des conversions.

La Société de Tempérance a déjà fait beaucoup de bien dans les diverses sections de notre ville où elle est établie; elle compte à sa tête, et parmi ses membres, des hommes d'un zèle et d'une persévérance à toute épreuve; mais aussi elle a à combattre une passion vio-

lente et des ennemis nombreux. Elle doit s'organiser pour diminuer, s'il est possible, le nombre toujours croissant de ces petites auberges qui ne sont utiles qu'à l'ivrognerie et à la débauche.

Il est utile, il est nécessaire, qu'il y ait des lieux de réception dans notre ville pour les étrangers qui la fréquentent et pour les habitants des campagnes qui viennent y vendre leurs produits ou y faire leurs achats; tout le reste est plaie dangereuse pour notre ville et les compagnes qui l'environnent et il faut, par tous les moyens à notre disposition, travailler à la faire disparaître.

Vous avez compris, Messieurs, vous sentez mieux que personne, la bonne influence que votre Société est appelée à exercer dans cette ville parmi nos compatriotes. Ce ne serait pas mon rôle d'insister d'avantage sur ce que je crois propre à atteindre le but que votre Société a en vue; je me borne donc à vous féliciter, au nom de l'Association St. Jean Baptiste, sur ce que vous faites pour la prospérité et le bonheur de notre population.

Dans l'après-midi du même jour, ajoute le même journal, l'Union Catholique donnait sa séance de clôture. Le Révd. P. Aubert, Supérieur des Oblats, avait été invité à venir faire connaissance avec les membres de l'Union Catholique; dans un charmant petit discours comme il sait toujours en faire, où l'on remarque surtout la finesse des idées et la largeur des vues, il donna à son auditoire des avis précieux qui sont pour les membres de l'Union un encouragement flatteur pour atteindre le but qu'ils ont en vue: il fut bien et chaleureusement applaudi.

Après lui, le Révd. P. Saché, Recteur du Collège Ste. Marie, M. Regnaud, de l'Institut-Canadien-Français, M. Bibaud, professeur à l'École de Droit, le Dr. Hingston, le Révd. P. Michel, Directeur de l'Union, et M. Trudel agissant comme Président en l'absence de M. Bourassa, adressèrent tour à tour quelques mots bienveillants aux membres de l'Union-Catholique.

Ceux-ci étaient en très-grand nombre, et ils ont recueilli avec avidité les conseils qui leur sont donnés à l'ouverture des vacances.

Les séances de l'Union Catholique seront reprises le premier dimanche du mois de septembre prochain.

LE DIABLE AU BAL.

Nous sommes à Saint-Petersbourg et le czar de toutes les Russies est encore Nicolas 1er. L'hiver est rigoureux: tout gèle. Les fonctionnaires sont avertis que, s'ils s'endorment, ils seront réveillés avec le knout, bien moins pour les châtier que pour leur sauver la vie par cette friction réchauffante, car le sommeil par seize degrés de froid c'est la mort. Ces seize degrés de froid n'interrompent pas les plaisirs du carnaval. Mais partout où se donne un bal, partout où un théâtre est ouvert, devant les palais, devant les grands hôtels, on trouve d'énormes poêles circulaires surmontés d'une coupole de fer sur les pilastres de fer, autour desquels se rapprochent, pour se chauffer, les conducteurs de drowskis et les cochers qui, sans cela, seraient gelés sur leurs sièges. Une route à voiture est tracée sur la Néva jusqu'à

Cronstadt, bordée d'arbres verts. Les ponts de la rivière sont enlevés. Les statues du jardin d'été sont emmaltotées de foin ; vous ne voyez plus un être humain dans la rue, mais seulement des mannequins en pelisse de fourrure, se mouvant à travers la neige, et dont les plis ne laissent deviner ni sexe, ni âge. Ivan le moujik n'a que sa *touloupe* en peau de mouton, mais il l'a retournée de manière à avoir la laine en dedans. Les grandes forêts du gouvernement de Saint-Petersbourg commencent à n'être plus tenables pour les bêtes fauves. Plusieurs ours se sont aventurés jusque dans les faubourgs de la capitale et y ont été tués à coups de fusil, préférant une décharge de poudre et de balles dans le ventre à l'exercice de se sucer les pattes. Enfin, on fait parler un vieux loup des marais de la Finlande, qui a dit à son neveu qu'il ne se rappelle pas un hiver plus rude depuis l'invasion de 1812.

Il y a cette nuit un grand bal masqué au théâtre Bolschoï. Nous avons payé cinq roubles notre billet. Disons à un conducteur de drowski de nous attendre, après lui avoir donné une pièce de cinquante copecks pour se rafraîchir avec du vodka. Nous voilà entrés ; mais avant de nous joindre aux danseurs, puisque nous sommes assez riche pour posséder une pelisse noire, déposons-la au vestiaire, affublons-nous d'un domino et laissons-nous introduire dans la salle de danse par ce laquais pensif revêtu de la livrée impériale. Nous y voici et nous sommes dans la mêlée des polkas et des mazurkas.

Chose singulière en Russie : dans la foule brillante de ce théâtre, nous n'apercevons pas un seul uniforme militaire ! On nous les épaulettés et les aiguillettes d'or, les tuniques brodées, les gantelets de la cavalerie et les buffleteries des fantassins ? Quelque part sans doute, et, en nous glissant à travers les rangs les plus serrés, nous croyons entendre de temps en temps le cliquetis d'une paire d'éperons et le *flip flap* d'une sabretache, qui indiquent que sous quelques-uns de ces dominos sont cachés quelques-uns des adjudants généraux et des aides de camp de l'empereur. Nous remarquons aussi un grand nombre de déguisements de fantaisie, costumes en riches étoffes, en velours et soie brodés, comme on n'en remarque plus guère dans les bals publics de France et d'Angleterre. Mais ce n'est pas parmi ces élégants danseurs et valeurs que nous cherchons les vrais amusements de la soirée. Nous sommes curieux de mystères, d'intrigues, d'équivoques énigmatiques, de quiproquo embarrassants : il nous en faut pour notre billet de cinq roubles.

Les dominos nous attirent surtout. Charmants dominos folâtrant comme des feux follets, ou dansant, valisant, polkant en vraies sœurs de Thérpsicore ; dominos de toutes les couleurs : écarlates, couleur cerise, jaune d'ambre, blancs, noirs..... les noirs prédominant et de beaucoup. Excellent costume pour le mystère que le domino, larges voiles sous lesquels se dissimulent la haine et l'amour, la fine malice, l'esprit et la gaieté. De temps en temps un petit pied, qui se met à trotter à pas de souris, une respiration haletante qui soulève la visière du masque, trahissent le sexe féminin. Ces dominos à joli pied et à blanc menton ne parlent pas, d'ailleurs, ce jargon discordant des dominos effrontés de Paris ou de Londres. Ils vous chuchotent à l'oreille de discrètes calomnies ; ils vous poignardent à demi-mot par des allusions ingénieuses ; ils vous disent de prendre une feuille de rose dans un bouquet, et immédiatement vous

démontrent que quelqu'un connaît le secret de votre cœur.

Une grande figure masquée drapée dans un vaste domino, fend majestueusement la masse compacte des mystificateurs et des mystifiés. Si vous avez un ami dans le bal, il y a dix à parler contre un qu'il vous poussera du coude et vous murmurerà à l'oreille avec un accent demi-confidentiel et demi-terrifié : "Chat ! voilà le czar ! Sa Majesté s'amuse, écartons-nous." Mais si vous vous glissez derrière l'orchestre, où les masques dévastent les limonades et mangent des glaces, rafraîchissements rendus fort agréables par la chaleur des poêles et les émanations d'un public si nombreux, il est probable que vous rencontrerez une seconde figure de la taille de la première, affublée de la même manière et circulant avec la même majesté. Passez un foyer, dix chances contre une qu'un troisième domino, semblable aux deux autres, est étendu sur un des divans en velours rouge. Franchissez le grand salon des rafraîchissements, un grand domino noir, n° 4, régale de macarons et de vin de Champagne un domino jaune. Plus loin encore, appuyé sur le rebord du troisième rang de loges, un grand domino noir, n° 5, contemple silencieusement les scènes de joyeuse gaieté qu'offre le bal.

"Décidément, dit Mlle Aménaïde Zizine du Théâtre-Français, charmante soubrette qui excelle à taquiner le czar dans le bals masqués ; décidément, dit Mlle. Aménaïde Zizine à sa camarade Lolote, premier sujet du corps de ballet, le père Nicolas ne paraîtra pas cette nuit ; je viens de parler à dix dominos qui m'ont tous répondu en russe..... en russe, ma chère, comme si quelqu'un comprenait cette langue barbare !

— Mais, répond Mlle. Lolote, peut-être l'empereur ne l'a-t-il répondu en russe que pour le désorienter.

— Tu crois, ma chère ? Eh bien ! tant pis pour le père Nicolas. Je vois là-bas le général Gueldanoff et je vais voir s'il parle français, lui."

Ce disant, Mlle. Aménaïde Zizine va joindre le général Gueldanoff, qu'elle a bientôt atteint à cause de sa jambe boiteuse.

Or, les initiés aux mystères du palais d'hiver et à ceux des portes dérobées, savent que l'empereur a eu la contrariété d'éprouver que le domino noir n'empêchait pas de reconnaître sa haute taille et ne le protégeait pas contre les indiscrets. C'est pour dérouter ces indiscrets qu'a été inventé l'expédient de faire revêtir le même domino à quatre ou cinq aides de camp choisis exprès à cause de leur stature, et de leur donner pour instruction de répondre en russe ou en français, suivant le caprice impérial, à ceux ou à celles qui voudraient profiter des libertés du carnaval pour exploiter son incognito. Quelquefois aussi le czar s'adressait à son fidèle régiment de Préobazinski pour y trouver des *fac-simile* de son impériale personne, des Romanoff par duplicata. Il paraîtrait même que, pour ce service, les grenadiers Préobazinski furent à la longue préférés aux aides de camp, dont quelques-uns, se faisaient trop littéralement passer pour le czar, tandis que les honnêtes soldats de la garde, la poche garnie de roubles pour se réconforter avec du punch à la romaine, se seraient bien gardés de parler français quand il ne fallait parler que slave, puisqu'ils ne connaissaient que leur idiome natal.

Ne supposez pas toutefois que, dans cette éblouissante salle de bal, il n'y eût, ce soir-là, de géants que les grands dominos noirs. Les colosses sont nombreux en Russie,

et la Russie en avait envoyé ce soir-là par douzaine au théâtre Bolchoï : les uns en domino noir, les autres en domino de couleur, d'autres encore en costumes de toute sorte. Eh ! de par tous les saints, regardez celui-ci, qui certes ne vient pas de la Petite-Russie, car il a plus de six pieds dans ses bottes et il est habillé comme l'ennemi du genre humain. Il porte un horrible masque avec des yeux flamboyants et une paire de cornes formidables. Une sorte de cuirasse squammeuse lui couvre tout le corps, ses mains sont armées d'ongles crochus, sa queue est celle d'un dragon infernal ; dans la main droite, il balance une fourche avec laquelle il déferait le trident du classique Pluton, et dont il fait peur aux modernes pécheurs, qui se dispersent à son approche en criant : " *Tchort Gospodin Tchort ! Seigneur Lucifer !* "

Le diable fait partie de la nationalité moscovite : c'est le vrai diable théologico-gothique du moyen âge, le diable avec ses griffes et ses cornes, son pied fourchu et son appendice caudal, celui qui enleva le tailleur du roi Arthur, et se laissa prendre le nez dans les tentilles rougies au feu de saint Dunstan. Les Russes le respectent, tout en se permettant quelquefois de le trouver comique. Ils l'appellent Monseigneur, et sont pénétrés pour lui d'une sorte de terreur grotesque. Le diable en Russie est le prince des ténèbres, bon gentilhomme encore sur terre, après avoir perdu son droit de cité dans le ciel.

Gospodin Lucifer était, ce soir-là, de très-bonne humeur : jouant quelques bons tours aux masques de son entourage, empoignant les plus jolis débardeurs qui se hasardaient à le saisir lui-même par les cornes, et cramponnant aussi par moments un domino mâle qui se retournait pour lui demander ce que cela signifiait. Bientôt il eut conquis une véritable popularité parmi les dames, car il en choisit une demi-douzaine pour les inviter galamment à souper dans le grand salon. A ce souper, le champagne arrosa les mets les plus délicats, Gospodin Lucifer déboucha plus d'une bouteille qu'il vida lui-même à travers ses lèvres de carton, car il refusa obstinément d'ôter son masque. Les dames essayèrent de le faire parler français ; mais, quoique polyglotte, Gospodin Lucifer ne voulut parler que russe avec un accent allemand très-prononcé, si bien que ses convives finirent par le prendre unanimement pour un seigneur fort original.

Mlle. Aménaïde Zizine elle-même voulut en vain le provoquer à se montrer en face nue ; Gospodin Tchort interrompit une de ses plus charmantes provocations en lui glissant dans l'oreille une simple phrase qui la fit taire, sans qu'on pût savoir d'elle en quelle langue il avait enfin murmuré cette mystérieuse réponse, qui fit dire à Mlle. Aménaïde Zizine, s'adressant à Mlle. Lolote : " Ma chère, je crois que c'est le diable en personne. "

Tous les plaisirs ont leur terme, sans en excepter les bals masqués russes. Les bouillons du vin de Champagne ne partent plus ; on écrase en marchant des débris de gâteaux et de friandises ; la écrouse se détache des joues les plus artistement fardées. Il n'est plus une paire de gants dont les coutures n'aient passé du blanc au noir. Les bouquets se défléussent et les masques se précipitent vers le vestiaire. Si Cendrillon est dans la salle, elle tourne vers la porte de sortie un œil inquiet. Bref, les plus élégants personnages sont redevenus des pelisses en fourrures vivantes. Sur le seuil du théâtre

ce ne sont plus que clameurs : " Mon drowski ! mon traîneau ! " Les torches fument, et les agents de police vont à droite et à gauche, soufflant les cochers récalcitrants.

Ce fut en ce moment de mêlée confuse que Gospodin Tchort, ayant quitté son masque diabolique, le glissa dans la poche de son immense pelisse en fourrure, dont il s'enveloppa, et y substitua un bonnet militaire, puis sortit calme et serein.

Evidemment, Gospodin Tchort doit être un officier de la garde.

" Que diable ! où est Axenti ? " dit à demi-voix le seigneur Lucifer, se parlant à lui-même dans le plus pur français de Paris.

Il paraît que cet Axenti était ordinairement plus exact ; mais, après s'être étonné de son absence et l'avoir attendu vainement dix minutes environ, le Gospodin se vit forcé d'appeler un traîneau ordinaire. Le cocher, figure peu avenante, à barbe rousse, lui demanda où il désirait être conduit. L'ex-diable répondit qu'il voulait être déposé au coin de Mala-Milionaïa, au-delà du monolithe érigé à la mémoire du czar Alexandre 1er. L'ischvostchik (c'est l'appellation générique des cochers de traîneau) se place sur son siège en disant d'un air sombre : " *Das, das* (oui, oui). " Gospodin Tchort, s'enveloppant plus soigneusement que jamais dans les plis de son *schoub* (pelisse), monte aussi sur le traîneau, qui glisse bientôt sur la neige durcie.

Or, il faut savoir qu'à cette date il se commettait fréquemment des meurtres à Saint-Petersbourg, et il faut savoir encore que la plupart de ces meurtres avaient été commis par des ischvostchiks, par des conducteurs de drowskys ou de traîneaux. Pas plus tard que la semaine précédente avait péri sous le knout, au sommet de Newski, un de ces cochers, convaincu d'avoir assassiné un voyageur de commerce allemand, qu'on le surprit poussant au travers d'un trou pratiqué dans la glace de la Néva, vis-à-vis la nécropole de Wasily-Ostrow. Pour inspirer plus de terreur en donnant cet exemple, la police avait, par une ordonnance, forcé tous les ischvostchiks de Saint-Petersbourg d'assister à l'exécution. Le bruit courait que, dans une certaine classe de ces ischvostchiks, il existait une espèce de confédération d'étrangleurs semblables aux thugs de l'Inde.

On ajoutait que tous les cochers de drowskys venant d'un village situé aux environs de la capitale, étaient, depuis leur plus tendre enfance, recrutés par les partisans du Vieux de la Montagne ou sectaires de Bohwanic, pour exercer l'horrible profession d'assassins, et qu'ils profitaient de la somnolence que le froid intense produisait chez ceux qui se servaient de leurs véhicules.

Or, ce sombre ischvostchik à la barbe rousse devait être évidemment un de ces assassins ; car, au lieu de conduire Gospodin Tchort dans la direction indiquée du monolithe d'Alexandre 1er, qui est vis-à-vis le palais d'hiver, il se dirigeait vers le Nove-Most, ou grand pont de fer, et de là vers le vaste cimetière de Wasily-Ostrow. Oui, le coquin a de sinistres projets, car si celui qu'il conduit n'avait pas commencé à sommeiller imprudemment, il l'aurait pu surprendre regardant une petite hache, cachée sous les plis de son crasseux caftan ; il aurait pu le surprendre sortant cette petite hache pour essayer le tranchant de la lame sur l'ongle de son pouce, et jetant par-dessus l'épaule un traître regard sur l'in-

connu qu'il conduisait probablement à une destinée fatale.

Cet inconnu, Gospodin Tchort, n'est pas, heureusement pour lui, tout à fait endormi, malgré la fatigue du bal et l'effet narcotique d'une nuit si froide. Il n'est pas tout à fait endormi ; mais il s'abandonne à une rêverie qui le rend à peu près indifférent à la direction que prend le traîneau, soit vers le monolithe d'Alexandre I^{er}, soit vers le cimetière de Wasily-Ostrow. Il oublie dans cette rêverie non-seulement le palais d'hiver, mais encore les actrices et les danseuses françaises auxquelles il donnait tout à l'heure à souper. Il est transporté en imagination sur les bords du Bosphore ; il contemple les pompes architecturales de la Corne dorée, les minarets de Stamboul et le dôme de Sainte-Sophie ; il voit le padisbad de Roum descendre dans son caïque doré vers la vallée des Eaux-Douces ; il s'égare dans les méandres de Bezesteen ; les jardins du sérail lui sont ouverts... Tout à coup, par l'un de ces coups de théâtre charmants et irrationnels, si fréquents dans les rêves, il revient sur ses pas dans une ville de la Russie méridionale, et lit sur un poteau placé là par la grande Catherine l'inscription : "C'est ici la route de Constantinople."

Réveille-toi, imprudent rêveur, car tu es plus près de ta dernière heure que le malade de Byzance ; réveille-toi, car la mort est imminente ; réveille-toi, car l'ischvostchik assassin arrête tout à coup son traîneau au coin du cimetière solitaire, se retourne sur son siège et fait le geste de lever sa hachette au tranchant bien aiguisé. Réveille-toi ; il y va du sort d'un empire...

Heureusement, Gospodin Tchort s'est réveillé en murmurant quelques mots relatifs à un traité... Il s'est réveillé et a vu le bras levé sur sa tête.

"Je te demande ta bourse," lui crie l'ischvostchik en voyant qu'il ne peut égorger sa victime dans son sommeil.

Ce que fit Gospodin Tchort, nul autre que lui au monde n'aurait pu le faire, nul autre que Gospodin Tchort. Avec une présence d'esprit qui devança presque la réflexion, il se dresse sur le traîneau, se met son masque sur le visage, rejette sa pelisse et se montre avec le costume infernal, tel qu'il avait apparu dans la salle Botschoï, non moins terrible au clair de lune qu'au milieu de l'éclat des lumières du bal.

—Et moi, je demande ton âme !" répond-il d'une voix tonnante.

—Tchort ! Tchort ! le diable ! crie l'ischvostchik, qui tombe roide entre les pieds de son cheval.

Gospodin Tchort descend du traîneau, et remuant d'un pied dédaigneux l'ischvostchik : "Relève-toi, chien," lui dit-il d'un air d'autorité.

Mais le chien reste insensible. Nouveau coup de pied donné par le Gospodin ; le chien reste insensible encore. Gospodin se baisse, le secoue par un bras ; le bras retombe flasque et inerte sur la neige. Gospodin appelle et appelle encore l'ischvostchik... vainement il passe une main sur son cœur... plus de pulsation. Il examine son visage... la lune le lui montre livide et roide, avec les yeux fixes, la bouche ouverte... Bref, son horrible grimace prouve que le chien est mort !

Il est mort, bien mort. Le misérable, imbu d'une terreur superstitieuse, avait cru sans doute à une apparition surnaturelle... Il avait cru voir le démon qui lui avait tendu un piège et était venu le punir de tous ses

méfaisants... L'ischvostchik assassin était allé rendre ses comptes dans un autre monde.

Un personnage plus timoré que Gospodin Tchort aurait pris la fuite de toute la vitesse de ses jambes ; car c'est chose sérieuse en Russie, et chose parfois dangereuse pour le survivant, que d'avoir affaire à un mort, ou même à un blessé. Gardez-vous bien de relever un homme qui a été assez maladroît ou assez malheureux pour se laisser écraser dans la rue par une voiture ; gardez-vous d'aider à sortir d'un puits quelqu'un qui s'y serait jeté... il est même douteux que vous puissiez vous jeter vous-même à l'eau pour chercher à sauver un de vos semblables qui se noie. Ces devoirs-là sont l'exclusif privilège de la police, et si vous voulez garantir vos roubles et votre repos, laissez faire les agents de cette institution...

Un esprit plus faible que notre Gospodin aurait été au moins assez embarrassé... Il n'aurait su que faire de l'odieuse fardeau qui lui restait sur les bras d'une façon si inattendue. Mais notre démon, à ce qu'il paraît, ne s'embarrassait pas de peu de chose : il savait prendre promptement son parti en toute conjoncture. Le cheval du traîneau, les rênes sur le cou, reniflait paisiblement sur la neige, comme s'il eût cherché une provende impossible. Le Gospodin était doué d'une force herculéenne ; il traîna l'ischvostchik assassin par les bras, le jeta en travers sur le traîneau, ramassa le fouet, se mit sur le siège, lança un *puimmo* (allons) encourageant au cheval, et, si vous aviez été là par cette matinée d'hiver, vous auriez pu voir au clair de lune l'étrange spectacle d'un homme, avec le masque du diable, enveloppé d'une vaste pelisse en fourrure, qui ramenait un traîneau du grand cimetière de Wasily-Ostrow, et sur lequel était le cadavre d'un ischvostchik barbu, dont les bras et les jambes pendants traînaient à terre.

Où va ce char de mort ? Est-ce sur les bords de la Néva, pour ouvrir la glace avec la hachette du meurtrier, et y précipiter le cadavre que le courant emportera jusqu'au golfe de Finlande ? Est-ce aux sombres ombres des sapins de la route de Ladoga ! Est-ce aux ruines du dernier incendie, masse de décombres sous laquelle on cacherait vingt corps comme celui-ci ? Non ; le conducteur infernal se rend froidement à la *Suzanne livée*, où est une station de police, et, tout en maniant le fouet, il fredonne un air de l'opéra de *Robert le Diable*.

Il passe devant une ou deux des petites huttes de bois où demeurent les *boutotsniks*, les gardes de nuit, armés de hallebardes. L'un de ces veilleurs, à moitié endormi, lui crie : *Qui vive ?* il répond : *Ami*, et poursuit sa route. L'autre dort confortablement ; on élude facilement la vigilance de ces préposés à la sécurité publique, qui sont plus que soupçonnés de commettre de temps en temps un petit meurtre pour leur compte. Gospodin Tchort marmotte quelques remarques entre ses dents sur les *boutotsniks* en général et sur ces deux-là en particulier. "C'est à voir," dit-il... A voir quoi ?

Le voici arrêté devant la station de police. Sur la porte est un agent en longue houppelande, qui pousse un hurlement de surprise à la vue d'un traîneau si étrangement chargé, non moins étrangement conduit.

Fidèle à ses instincts de profession, l'agent fait un mouvement pour arrêter, par mesure préliminaire, l'individu assez hardi pour conduire en traîneau un corps

mort; mais Gospodin Tchort descend de son siège, écarte amicalement l'homme de police et dit :

—Porte là dedans ce cadavre, Axenti Ivanovitch, et voyons immédiatement le major de police.

—Mon nom est Fodor, répond le soldat; et vous, qui êtes vous ?

—Silence! reprend Gospodin Tchort; obéissez et taisez-vous !

Evidemment celui qui parle ainsi est accoutumé à être écouté et à être obéi, car le soldat, l'air ébahi et supprimant un murmure qui agite encore un moment ses lèvres, l'écoute et fait tout ce qu'il lui dit. Il va réveiller le major de police, qui se présente avec un sale mouchoir bleu noué autour de sa dure caboche, et son uniforme à moitié boutonné sur son gilet de flanelle rayé.

—*Schtotakoi ?* qu'est-ce que c'est ?" demanda le major de police, qui frotte ses paupières alourdies par un reste de sommeil et ne dissimulant pas sa mauvaise humeur.

Gospodin Tchort, sans attendre qu'on l'invite à s'asseoir, prend une chaise et, en quelques phrases laconiques, raconte son aventure de la nuit, expliquant son masque et son costume par le bal où il est allé. Pendant qu'il parle, le major s'est complètement réveillé; il fait le hochement de tête d'un inéredule, et, trempant sa plume dans un encrier, commence à griffonner sur un formulaire imprimé. Il regarde de temps en temps le cadavre hideux qui, devenu tout à fait roide, est à présent étendu sur un des lits du corps de garde, témoignage imposant de la vérité de cette scène de drame qu'on lui expose.

"Jolie histoire, dit-il hochant la tête avec une expression de scepticisme de plus en plus marqué; jolie histoire! et comment la croire, si l vous plaît? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'un assassinat a été commis. Nous allons d'abord nous mettre les menottes, mon bon petit frère, et puis nous vous ferons subir un interrogatoire... Fodor! va chercher le chirurgien, le greffier, les menottes; et toi, Michel Prosperovitch, ôte-lui son masque.

—Arrête! s'écria Gospodin Tchort avec un accent plus impérieux que tout à l'heure. Major de police, vous êtes un âne! regardez-moi.

Il écarte d'un geste les deux soldats, ôte son masque un moment et le replace sur son visage. Le major de police tressaille, comme frappé de vertige par le coup d'œil sévère qui lui est adressé, ses propres organes visuels ont aperçu une belle figure, un front haut, un menton arrondi, des lèvres finement sculptées, des favoris qui encadrent des joues pleines, une moustache retroussée, et des cheveux noirs qui frisent naturellement en laissant l'occiput un peu chauve. Il tressaille et recule... Je crois, en vérité, que, si Gospodin Tchort ne l'avait pas retenu par le bras, le major serait tombé à genoux devant lui.

"Qu'on fasse l'ouverture du corps, dit Gospodin; cet homme devait avoir quelque lésion ou maladie intérieure pour être mort si subitement. Et maintenant, qu'on me procure un autre traîneau pour que je rentre... je ne veux plus de celui-ci. Qu'on conduise le cheval à la brigade des pompiers et qu'on vende la voiture au profit des pauvres."

On amène le traîneau particulier du major, auquel a été bien vite attelé son meilleur cheval, et sur le siège

duquel est déployée sa plus riche fourrure. Gospodin Tchort ôte de nouveau son masque, se couvre la tête de son bonnet, mais il dérobe entièrement ses traits derrière le collet de sa pelisse.

—Tu me conduiras au monolithe d'Alexandre, vis-à-vis le Mala-Millionaïa, dit-il au cocher. Dépêchons, et au galop!

Ce disant, il se place dans le traîneau. Le cocher fait claquer son fouet et les voilà partis.

—Fodor Nicolaïevitch, dit le major de police d'un ton sévère, lorsque l'inconnu n'est plus là, il me semble, Fodor Nicolaïevitch, fils de chien, que vous n'avez pas montré assez de respect à cet honoré seigneur. Caporal, ayez soin que Fodor Nicolaïevitch reçoive ce matin, à huit heures, quatre-vingts coups de knout pour lui apprendre à respecter ses supérieurs."

Après cette sentence, le major bâille, allume sa cigarette et va se recoucher.

Mais, à huit heures, au moment où l'infortuné Fodor commence à hurler en recevant sa leçon d'étiquette, le yemstihik, qui a conduit Gospodin Tchort à sa destination, revient à la station de police.

—Ce doit être, dit-il, un grand seigneur... peut-être un aide de camp du Gossudar (de l'empereur). Il m'a donné un bleu (un billet de cinq roubles) et je l'ai vu entrer tout droit au palais d'hiver. Veux-tu venir boire avec moi, Michel Prosperovitch? Et Fodor? ah! ce cher camarade tâte donc du bâton... Ah!"

L'autopsie de l'ischvostehik assassin faite par le chirurgien de la police, démontra que le misérable souffrait depuis longtemps d'un anévrisme. Au degré où cette maladie du cœur était arrivée, toute émotion soudaine suffisait pour causer la mort, et rien de plus vraisemblable que la mort avait été produite par ce qu'il avait pris pour une apparition du démon lui-même. Un rapport circonstancié de l'événement, rédigé par le major de police, fut envoyé au palais d'hiver. Quelques semaines après, ce fonctionnaire reçut une miniature encadrée d'or et représentant un officier dans l'uniforme des gardes chevaliers, avec une étoile sur la poitrine et le ruban rouge de Saint-André en sautoir. La figure de cet officier, sérieuse, mais belle, avait de grands yeux gris, le front haut, le menton arrondi, des lèvres finement sculptées, des favoris encadrant des joues pleines, une moustache retroussée et des cheveux noirs frisant naturellement, qui laissaient l'occiput un peu chauve. Au-dessous de la miniature était gravé un N.

Je ne dois pas oublier de mentionner que l'aventure de l'ischvostehik assassin ne fut pas racontée dans les journaux de Saint-Petersbourg. En ce temps-là, il y avait une censure en Russie.

A. S.

FEUILLETON :

SCENES DE LA VIE MILITAIRE AU MEXIQUE.

LE RASTREADOR.

(Suite.)

II.—La caverne de Pucaro.

Ce soir-là même, il était environ dix heures; toute la petite ville de Pucaro dormait, à quelques rares exceptions près, et entre autres à l'exception de la jeune

et belle faiseuse de cigarettes et de sa mère : leur porte était fermée, ainsi que les contrevents de leur fenêtre derrière le grillage de bois, et les deux femmes se tenaient dans une des chambres de leur maison, qui donnait sur un vaste jardin planté de grenadiers et de piments rouges et verts. Il était facile de pénétrer dans ce jardin par une haie de cactus vierges, qui s'étendait de chaque côté du petit bâtiment sur la rue.

En l'absence du chef de la famille, le mari de la vieille femme et le père de la jeune fille, qui servait la cause de l'insurrection sous le général Terran, dans l'Etat de Oujaco, tous deux vivaient du modeste produit de leur industrie de *cigarreras*; et, si la vieille femme avait manifesté à Berrendo, qui lui était inconnu, tant de dédain à l'endroit des insurgés, c'était une ruse qu'elle employait par prudence. La mère et la fille causaient, tout en travaillant à la confection des produits de leur profession. La conversation avait pris un certain tour qui justifiait en partie le proverbe espagnol, assez peu respectueux pour la vicillesse féminine, et qui ne laisse pas d'avoir cours au Mexique, même dans la meilleure compagnie : *Toda vieja es ulcahueta*. Sans croire être entendue de personne, la mère disait à sa fille : Ah ! si tu le voulais, nous aurions deux guides, deux compagnons de route, au lieu d'un, pour nous escorter jusqu'à Tehuacan, où ton père nous attend chaque jour. Ces deux cavaliers ne te semblent-ils pas devoir mettre à notre service un bras vigoureux et un cœur fort ?

— En effet, ils paraissent aguerris et accoutumés aux dangers des guerres civiles ; mais comment faire ? Si je témoigne quelque préférence à l'un, l'autre se découragera, et, au lieu de deux protecteurs, nous n'en aurons qu'un.

— Eh ! ma fille, c'est justement en demeurant froide pour tous deux, en leur faisant espérer que le plus brave sera peut-être le préféré, en leur donnant à chacun de l'épéon tour à tour et en les retenant à point l'un après l'autre, en encourageant celui que tu auras dédaigné, en dédaignant celui que tu auras encouragé, c'est ainsi que tu les mèneras tous deux au bout du monde, si c'est là que tu dois faire un heureux par ton choix.

— Hélas ! ma mère, dit Luz en soupirant, cela vous paraît facile, et à moi il me semble impossible que, si mon cœur parle en faveur de l'un d'eux, mes yeux et ma bouche puissent dire le contraire.

— Tu me laisseras faire, et à ce propos ton cœur doit avoir un choix. Le jeune cavalier de ce soir, aux noirs sourcils, aux yeux pleins de feu.....

— Don Andrés a plus de flammes dans le seul œil qui lui reste que le plus jeune dans ses deux prunelles, et ce coup de poignard qui l'a privé de l'autre ne parle-t-il pas en faveur de son courage ? C'est une cicatrice glorieuse, à mon sens.

— C'est vrai : rien ne semble s'échapper à cet œil pénétrant. N'as-tu pas vu hier comme il a promptement deviné que nous devions au fond du cœur faire des vœux pour l'insurrection ?

— Sa sagacité et son courage ne devront-ils pas préserver de tout danger celle qu'il aimera ?

Les deux femmes en étaient là de leur conversation, quand les gémissements lointains d'une maudoline résonnèrent dans le silence de la nuit ; puis une voix plus mâle qu'harmonieuse chanta dans la rue déserte le couplet suivant :

Luz divina de los ojos
Que me tienna cautivo,
Que si vieras los despojos
De mi corazon vivo (1)....

Ces vers sont galants, dit la vieille ; ils me semblent même inédits. *Luz*, c'est ton nom, et c'est toi qui les inspires ; c'est aussi la voix du jeune cavalier aux noirs sourcils.

— J'aimerais mieux que ce fût la voix d'Andrés, dit Luz.

— Qu'importe ! Prête à l'un ton cœur, à l'autre ton oreille."

Et les deux femmes attendirent la suite du couplet ; mais le chanteur attendait aussi quelque encouragement à ses stances amoureuses, et on ne lui répondit que par le plus profond silence. Il ne se tint cependant pas pour battu ; car, au bout de quelques instants, la voix se fit entendre de nouveau et cette fois dans le jardin, dont le musicien avait franchi la haie. Là, sans qu'on pût le voir encore, il reprit imperturbablement le couplet auquel on n'avait point répondu. C'était bien en effet Berrendo, qui n'avait pas assez de poésie inédite à son service pour le gaspiller en pure perte ; mais le couplet ne s'achève pas et on entendit une lame d'épée grincer en quittant le fourreau, puis des paroles de menace s'échanger entre deux interlocuteurs.

— Jésus ! ils vont se battre ! cria la vieille avec effroi ; ils tirent l'épée : adieu nos protecteurs !

Quant à tirer l'épée, Berrendo n'avait garde de le faire ; car on se rappelle qu'il avait laissé sa rapière pour reprendre de la mandoline, et il se trouvait pris au dépourvu par Andrés, qui caché avant lui dans le jardin, avait entendu presque toute la conversation dont son rival et lui avaient été le sujet.

— Arrêtez, seigneurs cavaliers ! s'écria la mère, ma fille n'a donné à personne le droit de se battre pour elle ; mais il dépend de vous que l'un des deux rivaux l'obtienne plus tard."

A cet encouragement inattendu, les deux voix firent silence. — Venez ici, à ces barreaux, reprit la vieille ; recevez d'une mère jalouse de l'honneur de sa fille une preuve de la plus haute confiance. Nous tiendrons, ma fille et moi, pour cavalier selon celui qui ne viendra pas ici l'épée dans le fourreau et la paix dans le cœur et sur les lèvres."

Andrés et Berrendo se présentèrent tous deux, le feutre à la main, dans la zone de clarté que deux chandelles de résines projetaient au delà des barreaux, le premier, sans rancune et confiant dans le doux aveu qu'il avait surpris sur les lèvres de la jeune fille ; le second avec l'assurance qu'il devait au sentiment de son propre mérite. Alors la mère de Luz entremêla avec tant d'adresse les promesses d'adoceir la sauvagerie farouche de sa fille, et la peinture de la détresse d'une veuve et d'une orpheline loin du chef de leur famille ; elle fit si bien luire aux yeux des deux galants l'espoir de la plus douce récompense que chacun d'eux, sûr de l'emporter sur son rival, promit d'encourager la mère et la fille jusqu'au bout du monde, sans briser les liens encore mal serrés d'une récente amitié ; puis, pour battre le fer tandis qu'il était chaud, la prudente vieille

(1) Lumière divine des yeux qui me tiennent captif, si vous voyiez les ruines de ce cœur déchiré.

fixa au surlendemain matin le jour de leur départ pour Tehuacan, après quoi l'un et l'autre regagnèrent leur logis.

— "Tu vois, Luz, dit la mère triomphante, que tout dépend de la manière de s'y prendre, et que j'ai rivé la chaîne sur deux cœurs dont tu peux à ton gré disposer désormais."

La vieille disait si vrai qu'au point du jour, ainsi qu'ils en étaient convenus, Andrés et Berrendo cheminaient aussi pacifiquement que si rien ne s'était passé la veille, depuis leur rencontre dans l'église, vers la caverne de Pucuro. Une demi-heure après, ils attachaient leurs chevaux aux branches du chêne qui masquait l'entrée de la grotte. Le manteau de lierre flottait, aussi intact, du moins en apparence, que lorsque Berrendo l'avait soulevé la veille; mais, à l'œil exercé du chercheur de traces, les faisceaux de feuilles, quoique imperceptiblement froissés, indiquaient que le pan de verdure avait été bien des fois soulevé par de fréquentes allées et venues. Cependant Berrendo, avant de pénétrer dans la caverne dont les bruits étranges l'avaient si fort effrayé demanda au *rastreador* s'il avait quelque mot d'ordre plus particulier que celui qu'on lui avait donné à lui-même; car il eût été imprudent d'éveiller la défiance des agents de don Ramon. Tapia le rassura sur ce point, et tous deux pénétrèrent résolument dans la caverne; toutefois, comme ils ignoraient encore à qui ils allaient avoir affaire, ils n'avancèrent qu'avec circonspection.

A peine avaient-ils fait quelques pas à tâtons (car le pan de lierre interceptait la clarté du jour,) que des bruits vagues parvinrent jusqu'à eux. Toutes vagues que fussent ces rumeurs, le son des voix humaines s'y mêlait à coup sûr. Bientôt la cause de ces rumeurs fut expliquée aux deux compagnons. Au sortir d'un défilé qui donnait accès dans la partie la plus vaste du souterrain, ils s'arrêtèrent devant un étrange spectacle. Les lieux que jetaient d'énormes fourneaux allumés montraient, sous une immense coupole de granit, de hautes et nombreuses colonnes formées par l'infiltration des eaux. Le reflet des feux éclairait une multitude d'hommes qui allaient et venaient, de longs jets de métal incandescents qui ruisselaient des creusets, et plus loin des chevaux attachés aux parois, sellés, bridés, prêts à être montés au besoin.

"Que vous avais-je dit? s'écria le chasseur de traces. N'est-ce pas ici la *mastranza* de don Ramon? Ce ne sont certes pas les Espagnols qui se cachent au fond de la terre pour y fondre des canons. Ce ne peut donc être que l'homme assez acharné à la lutte pour aller arracher le salpêtre aux sépultures des églises."

Il n'y avait rien à répondre à cette observation. N'est-ce pas la seule manière d'expliquer la disparition subite de don Ramon Rayon et de sa troupe? Les deux visiteurs furent bientôt entourés d'insurgés qui s'élançèrent vers eux.

"Conduisez-nous devant don Ramon, dit Tapia.

— Nous ne connaissons pas don Ramon! s'écria l'un des travailleurs.

— Et vous ne connaissez pas non plus, à ce que je vois, Andrés, le chercheur de traces, pour espérer lui faire prendre le change. Don Ramon Rayon est ici, et je lui apporte un message du général don Ignacio," répondit le *rastreador* sans s'émouvoir du piège qu'on lui tendait.

Un officier traversait en ce moment le cercle de lumière que projetaient les forges, et le chercheur de traces s'écria :

"Seigneur don Ramon, le messager de votre frère se réclame de Votre Seigneurie.

— Qui êtes-vous, l'ami, qui semblez me connaître et que je ne connais pas! répliqua l'officier,

— Un homme qui saurait distinguer entre deux frères une ressemblance plus vague encore que la vôtre et la sienne, repartit Andrés en souriant, et de la fidélité duquel vous ne douterez plus lorsque je vous aurai fait connaître ma mission par un mot que vous devez seul entendre.

Le chercheur de traces se pencha vers l'oreille de l'officier, et murmura quelques mots que personne n'entendit, mais qui lui causèrent une pénible émotion.

"C'est bien, dit-il laconiquement, cet homme est des nôtres."

Bien que Berrendo connaît parfaitement don Ignacio, il s'avoua qu'il n'aurait jamais reconnu don Ramon à sa ressemblance avec son frère, et cette circonstance lui donna meilleure opinion encore de la sagacité d'Andrés.

Une fois admis comme messager du général Rayon, les deux aventuriers avaient été mis au courant des événements qui avaient motivé la disparition subite de don Ramon. Un mois avant cette date, la caverne de Pucuro n'était habitée que par les hôtes qui font leur séjour des ténèbres. Le hasard avait conduit vers cette retraite un des hommes du commandant don Ramon Rayon, et, comme Berrendo, cet homme avait reculé devant les bruits effrayants qu'y faisaient entendre des bêtes infernales ou féroces. Don Ramon avait jugé tout d'abord, quand il apprit cette découverte, de quel avantage serait pour lui la possession de cette caverne, où le salpêtre qu'il cherchait devait abonder, et il avait pris les mesures nécessaires pour en rendre les issues praticables. Il y vint lui-même avec quelques hommes munis de torches et de haches. A peine avait-il franchi le seuil, qu'une nuée épaisse de chauves-souris, effrayées par l'éclat inusité des lumières, se précipitèrent sur les torches et les éteignirent, mais non cependant sans qu'on eût pu entrevoir une merveilleuse colonnade de stalactites formées de nitre pur. Pour des gens qui cherchaient partout les substances nécessaires à la fabrication de la poudre, c'était une faveur de la Providence. La Providence exigeait néanmoins qu'on respectât ces pilastres naturels, qui soutenaient sans doute la voûte de la caverne, et don Ramon fut obligé de recourir à d'autres moyens. Un épais et immonde fumier jonchait le sol; don Ramon y fit répandre du goudron mêlé de soufre et y mit le feu. Pendant quinze jours consécutifs, la flamme dévora dans la grotte tous les hôtes qu'elle abritait, et, quand l'incendie fut éteint, l'ingénieux partisan se trouva maître d'un repaire inaccessible où deux mille hommes pouvaient camper à l'aise, et dont le terrain saturé de salpêtre lui fournit abondamment les premiers éléments de la poudre à canon. Quatre forges y avaient été installées et mises en activité; des moules furent fabriqués pour couler des canons; c'était au moment où de nouvelles ressources semblaient sortir du sein de la terre que les deux aventuriers avaient pénétré dans la caverne. Don Ramon fit de vains efforts pour retenir à son service Andrés d'abord, puis Berrendo; mais ni

l'un ni l'autre n'avait garde d'y consentir. Ils prétextèrent, pour refuser ses offres, des ordres du général don Ignacio qui les rappelaient vers lui.

Le soleil était encore élevé sur l'horizon, quand ils eurent regagné Puenaro, ce qui leur permit de consacrer le reste du jour aux préparatifs de leur voyage du lendemain. Andrés et Berrendo avaient, par hasard, leurs bourses bien garnies, et, sans s'être en rien communiqué leurs projets, chacun d'eux se trouva le matin devant la maison de la vieille avec deux chevaux harnachés et bridés dont ils avaient fait l'achat, l'un pour la mère, l'autre pour la fille. C'était un double emploi dont la première ne parut pas se plaindre. Quant à la seconde, en dépit de ses efforts pour se conformer aux leçons de sa mère et garder un fier maintien, ses joues teintées de rose ne laissaient deviner en elle que bien peu d'aptitude pour le rôle qu'on lui imposait. A la vue des quatre chevaux que les deux galants avaient amenés, la mère de Luz lui lança un regard de triomphe; mais la pauvre enfant, honteuse d'en comprendre la portée, n'y répondit qu'en ramenant son rebozo sur son visage pour cacher la rougeur de son front, comme la fleur du mimosa referme ses pétales sous un trop rude contact. Le chercheur de traces examinait cette scène muette sans paraître la voir; mais, quand bien même il n'eût pas surpris les sentiments secrets de la mère et de la fille, les dispositions de Luz n'auraient pas échappé à la pénétration de son regard.

Deux des quatre chevaux furent destinés à servir de relais pendant la route; et les femmes se mirent en selle avec l'aide des deux galants. Puis la vieille s'adressant à l'un et à l'autre :

— « Seigneurs cavaliers, dit-elle, vous êtes à présent responsables de la vie et de l'honneur de deux femmes.

— Puisse le premier ravin l'engloutir, duègne damnée! » se dit Berrendo en tordant ses moustaches.

Et le cortège se mit en marche pour Tehuacan.

111.—*Le faucheur de nuit.*

Tehuacan est situé dans l'État de Oajaca, Puenaro dans celui de Valladolid, et ce n'était pas alors une tâche facile que de franchir, en compagnie de femmes ou avec un chargement de marchandises, la distance de plus de deux cents lieues qui sépare les deux villes l'une de l'autre. C'était un long et dangereux trajet. Indépendamment du risque que courait tout cavalier armé d'être traité par les Espagnols comme insurgé, c'est-à-dire d'être pendu haut et court, sans forme de procès, au premier arbre qui se trouvait sur la route, les voyageurs pacifiques, les mulâtiers, les commerçants, étaient soumis à mille tribulations. La province de Oajaca surtout, à cause de son commerce avec Puebla et les autres villes, avait plus à souffrir, à cette époque, qu'aucune autre province. Les convois à protéger servaient de prétextes aux commandants espagnols pour commettre toute sorte d'abus odieux. Chaque tranche, chaque forlín était soumis à un péage. Non seulement on y payait, suivant le caprice des chefs, de grosses sommes d'argent, mais les anciens droits féodaux semblaient ressuscités: les commandants prélevaient à leur profit, puis ensuite au profit de leurs soldats, un odieux tribut sur les malheureuses femmes qui s'approchaient de leurs résidences.

Les voyageurs durent bien des fois se résigner à

faire de longs détours pour éviter les postes espagnols, et, sans la sagesse d'Andrés, il est probable qu'ils n'eussent pu arriver même sur les confins de l'État de Oajaca. C'était là que devait se présenter les étapes les plus dangereuses; heureusement, le chercheur de traces, natif de ce même État, connaissait les moindres sentiers de ses bois comme de ses montagnes, et cette connaissance pratique était de nature à écarter les nouveaux périls qui venaient menacer la caravane. Pendant tout le trajet, la vieille femme avait habilement manœuvré auprès des deux galants; elle avait encouragé tour à tour leurs espérances. Luz, de son côté, peu capable de mettre en pratique les leçons de sa mère, avait repris le maintien modeste et réservé qui lui était naturel, et, si Andrés n'avait pas connu le fond de son cœur, rien dans sa manière d'être envers lui n'eût trahi la passion dont il était l'objet. La timide fierté de la jeune fille avait été plus habile que la coquetterie la plus raffinée; l'ardeur des deux soupirants s'en était accrue et rien ne pouvait ôter à Berrendo l'espoir de l'emporter sur son rival. La plus complète harmonie n'avait pas cessé de régner entre les voyageurs, quand deux circonstances ordinaires vinrent décider du sort d'Andrés et préparer le dénouement du roman dont le prologue s'était ouvert à Puenaro.

Pour plus de sécurité, la petite caravane ne voyageait que de nuit. D'ordinaire, les traites commençaient au crépuscule et ne se terminaient qu'à l'aube, et le soleil, à son lever, trouvait les voyageurs cachés dans quelque cabane isolée, au milieu d'un massif d'arbres ou dans quelque aride solitude loin de tout passage. Un soir, qui devait être le dernier avant leur arrivée à Tehuacan, la nuit les surprit dans la halte d'un Indien zapotèque, en train de donner aux chevaux leur ration de maïs, et n'attendant que la fin du souper pour se mettre en route. Andrés et Berrendo faisaient au dehors les derniers préparatifs du départ, lorsque la mère de Luz vint, tout effrayée, leur annoncer que, si près de Tehuacan, elles voulaient attendre le jour suivant pour se mettre en route.

— « Et pourquoi cela? demanda le chercheur de traces surpris.

— Pourquoi? reprit la vieille en se signant, l'Indien, notre hôte, a vu, la nuit dernière, le *faucheur de nuit*, et il dit que nous le rencontrerons sans doute fauchant les champs d'*alfalfa* (luzerne), au clair de lune, avec ses grèves éisceaux. Par tous les saints du paradis! continua la duègne effrayée, cette vue me ferait mourir d'effroi.

— Eh bien! quand nous le verrions! dit Andrés; le faucheur de nuit ne fait de mal à personne. Le voyageur, dont le cheval est fatigué, est bien aise de trouver la luzerne fauchée par lui. Il n'y a donc pas de danger; mais les rencontres du jour peuvent être plus terribles que les rencontres nocturnes: de jour, je ne réponds plus de vous. »

Cette considération l'emporta, et les voyageurs se mirent en route pour la dernière étape. La croyance du chauffeur des nuits est une des vieilles superstitions accréditées dans l'État de Oajaca. On raconte qu'au commencement de la conquête que déshonorèrent tant de cruautés, un cavalier espagnol qui s'était signalé par sa férocité envers les Indiens, en rencontra un fauchant de la luzerne dans un champ. Le cavalier montait un

cheval plein d'ardent qu'il faisait galoper à outrance, et, en passant près du faucheur, il s'écria :

— Eh ! l'ami, à quelle heure arriverai-je de ce pas à Oajaca ?

— Jamais ! ” répondit l'Indien.

En effet, non loin de là, le cheval surmené expira de fatigue. L'Espagnol, qui n'avait pas compris que l'Indien voulait dire qu'il n'arriverait jamais avec ce cheval, du moins en le forçant ainsi, revint sur ses pas ; il pensa qu'on avait jeté un sort à son cheval, et il perça l'Indien d'un coup de sa rapière. Ce dernier meurtre avait mis le comble aux iniquités de l'Espagnol, qui disparut le soir même, condamné, disent les Indiens, afin d'effrayer ceux qui les maltrouaient, à faucher éternellement la luzerne des champs.

Pendant une heure environ d'une marche silencieuse, les deux galants savourèrent à longs traits, outre l'ivresse que portent avec elles les nuits seréines des beaux climats, l'ineffable plaisir de veiller sur ce qu'on aime. Légèrement inclinée sur sa selle, pâlie par les fatigues du voyage et soigneusement enveloppée de son reboso, comme la fleur du datura qui renferme son calice pour la nuit, Luz semblait plus mélancolique que d'habitude. Semblable à certaines fleurs que l'approche de l'orage fait pencher sur sa tige, elle paraissait pressentir que son sort allait se décider cette nuit-là. Enfin, au bout de deux heures, la cavalcade dut quitter les sentiers détournés que les voyageurs avaient suivis pour éviter un endroit de péage, et reprendre le grand chemin qui conduit à Tehuacan. Des feux disséminés dans une vaste plaine brillaient au loin, et les voyageurs purent distingués bientôt des hommes allant et venant d'un air affairé ; des mules, retenues par des entraves aux pieds de devant, sautaient à la lueur des brasiers qui éclairaient des tentes grossières et des ballots de marchandises épars çà et là. En reconnaissant à ces indices une halte d'arrière, les voyageurs s'approchèrent d'eux avec précaution, pour les interroger sur l'état de la route jusqu'à Tehuacan, au cas où ils fussent sortis le matin même. Une partie de ces hommes étaient occupés à recoudre leur ballots dont la plupart, éventrés à coups de couteau, jonchaient la plaine en laissant voir leur contenu. Il y en avait un parmi ces hommes surtout qui jetait sur ces colis ravagés un œil de désespoir ; ce devait être le maître de la route.

— Venez-vous de Tehuacan, patron ? demanda le chercheur de traces.

— *Rayo de Dios !* s'écria-t-il, plût à Dieu que j'en vinsse ! Le brave général Peran ne m'eût pas pillé comme...

— Dites sans crainte ! comme ces royalistes dont nous sommes les ennemis.

— Comme ces brigands de Samaniego et de La Madrid ! acheva l'arriero, qui, non contents de m'avoir fait payer cinq piastres par tête de mule, ce qui me fait deux cents *duros* de perte, ont encore jugé à propos de prendre dans ces *torcios* (colis) un échantillon de toutes les étoffes qu'ils contenaient. Je suis un homme ruiné par la cupidité de ces deux larrons d'Espagne, que Dieu puisse foudroyer ! ”

Et le pauvre homme se remit à soupirer et à gémir de plus belle, pour s'interrompre bientôt et s'écrier en fermant les poings :

— Ah ! si le ciel pouvait m'envoyer deux ou trois de

ces voleurs de grand chemin, officiers ou soldats, pour me venger sur eux ! ”

Il acheva à peine ce souhait de vengeance, qu'un coup de feu retentit, suivi d'un autre dont la brève explosion annonçait un pistolet d'argen.

— Qu'est-ceci ? dit l'arriero.

— Des coups de pistolet, parbleu ! reprit Berrendo ; et, tenez, voici précisément un dragon espagnol que le ciel envoie à votre vengeance.”

GABRIEL FERRY.

A continuer.

UN PEU DE TOUT.

Alphonse Daudet me raconte ceci :

On inaugure dans une ville du Midi la statue d'un guerrier célèbre et impétueux.

Le maire d'une localité avoisinante avait cru de son devoir d'assister à cette solennité.

De retour dans son hameau, il est accosté par un voisin, qui lui demande à brûle-pourpoint :

— Est-ce une statue équestre ?

Le maire, inquiet, craignant un trébuchet, et ne voulant pas se compromettre, répond :

— Équestre ? heu ! heu ! pas trop !

Beauvallet père est célèbre par ses saillies en scène et même fort redouté de ses camarades, à cause des étranges inventions qui lui traversent le cerveau.

Un soir qu'on donnait le *Cid*, l'acteur chargé du rôle de Don Diègue, attentif, le cou tendu, l'oreille au guet de la réplique, haletait dans la coulisse.

J'ai oublié le nom de ce consciencieux artiste.

À la scène où Chimène demande au roi justice contre Rodrigue, Don Diègue se préparait à s'élancer en scène, lorsque Beauvallet l'arrête par le bras.

— Malheureux ! et ta toque ?

Le pauvre Don Diègue saisit la toque que lui tend Beauvallet, et se précipite devant les spectateurs, avec une toque sur la tête et une autre toque à la main.

Le roi se trouble, Chimène part d'un éclat de rire, et les gardes eux-mêmes en tressaillent sous leur cuirasse.

Le docteur X...a pour spécialité les affections de la peau.

Il est très célèbre en la matière.

Près de son cabinet, un deuxième cabinet où les consultants trouvent un valet de chambre qui les déshabille en un clin d'œil...

Un visiteur est introduit.

— Monsieur, dit-il au docteur, je viens vous consulter. Passez dans le cabinet N° 2.

— Mais...

— Passez dans le cabinet n° 2.

Et le docteur pressé, vivement le pousse.

Cinq minutes après, reparait le client aussi complètement nu qu'une profession de foi électorale.

— Voyons, dit le docteur après mûr examen à la loupe, qu'éprouvez-vous ?

— J'ai la vue basse !

LES ECHOS DE LA SOIRÉE DU 24 JUIN 1863.

Mouvement de valse.

Par ...

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a 4/4 time signature. It contains a melody with various note values, including quarter and eighth notes, and rests. The lower staff is in bass clef and contains a piano accompaniment with chords and moving lines. A dynamic marking 'p' (piano) is placed above the first measure of the lower staff.

The second system of musical notation continues the piece with two staves. The upper staff continues the melody, and the lower staff continues the piano accompaniment. The notation includes various musical symbols such as slurs, accents, and dynamic markings.

The third system of musical notation features two staves. The upper staff has a dynamic marking 'p' (piano) and the instruction 'Dol: Cantando.' (Dolce: Cantando). The lower staff continues the piano accompaniment. The system concludes with a double bar line.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The upper staff continues the melody, and the lower staff continues the piano accompaniment. The system concludes with a double bar line.

First system of musical notation, consisting of a vocal line and a piano accompaniment line. The vocal line features a melodic line with a slur over the first two measures. The piano accompaniment consists of a steady eighth-note accompaniment.

Second system of musical notation, continuing the vocal and piano parts. A 'v' marking is present in the vocal line. The piano accompaniment continues with eighth notes.

Third system of musical notation. The piano accompaniment line includes the instruction 'D. C.' (Da Capo) towards the end of the system.

Fourth system of musical notation, featuring a 4/4 time signature. The vocal line includes a 'f' (forte) dynamic marking and a slur. The piano accompaniment includes a 'V' marking.

Fifth system of musical notation, continuing the piece. The piano accompaniment includes a 'V' marking.

Musical score system 1, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The system concludes with a double bar line and the word "Fine." followed by a dynamic marking *f*.

Musical score system 2, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The system concludes with a double bar line.

Musical score system 3, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The system concludes with a double bar line.

Musical score system 4, consisting of two staves. The upper staff is in treble clef and the lower in bass clef. The key signature has one flat (B-flat). The system concludes with a double bar line and the dynamic marking *f* followed by the instruction "D. C." (Da Capo).